

Le Prince Serpent

Karine Mazel

Les nombreuses versions d'un même conte montrent qu'ils sont une matière vivante en transformation permanente. Les conteurs les adaptent instantanément, plus ou moins volontairement. Fidèle à cette tradition, je laisse progressivement émerger mes versions, sans intention, comme un rêve. Celle-ci s'est peu à peu fixée à force de la raconter et c'est des années plus tard que mon analyse a émergé.

Karine Mazel

Il était une fois, un roi et une reine qui souffraient de ne pas avoir d'enfants, la reine surtout. Elle se sentait toute vide, toute bête, tout inutile. Un jour dans un jardin, une vieille femme lui donna deux roses et cette parole :

— Si tu manges la rose blanche, tu auras un fils, si tu manges la rouge, tu auras une fille. Mais surtout, ne mange pas les deux.

La reine ne sut pas choisir, mangea les deux roses et neuf mois plus tard elle mit au monde un fils recouvert d'une peau de serpent. Elle l'installa dans une chambre du palais où il vécut reclus, ne mangeant que de la viande crue, qu'elle lui apportait. Son appétit grandit en même temps que lui. Devenu un jeune homme il exigea que sa mère lui amène une femme, car il voulait se marier.

— Mais enfin regarde-toi, aucune autre femme que moi ne peut t'aimer !

Il insista tant que la reine finit par accepter. Elle acheta successivement les deux filles aînées d'une de ses servantes qui vivait pauvrement. Celles-ci, effrayées à l'idée d'épouser un monstre, furent conduites de force au palais. Sur le chemin, pleines de désespoir ou de colère, elles repousèrent une vieille femme qui sollicitait leur aide pour remplir sa cruche. Le prince les dévora chacune au cours de la nuit de noces.

— Mon fils, qu'as-tu encore fait ?

Quelque temps plus tard, le prince exigea encore une autre femme. Mais cette fois la reine refusa de sacrifier la troisième fille de la vieille. Le prince menaçait alors de dévorer sa propre mère. Terrifiée, elle demanda au roi d'intervenir, mais il fut également menacé de mort. La reine partit donc chercher la troisième fille. Celle-ci consentit spontanément au mariage, elle sembla même s'en réjouir. Elle suivit les gardes, souriante et confiante. Sur le chemin, elle s'arrêta pour aider la vieille. Et pendant que l'eau coulait dans la cruche, celle-ci versa dans l'oreille de la jeune femme les paroles qui lui permettraient d'échapper à la mort et de délivrer le prince.

Arrivée au château, la jeune femme demanda pour ses noces, trois robes de trois couleurs différentes. Et le jour du mariage, elle les superposa les unes aux autres. Dans la chambre après la cérémonie, le prince demanda à son épouse de se déshabiller et celle-ci répondit trois fois :

— Déshabillez-vous le premier.

À chaque fois le prince disparut derrière la tenture du lit, et la jeune femme entendit le bruit d'une peau qui se plisse, glisse et tombe à terre, et elle retira une de ses robes. Ainsi de suite jusqu'à la délivrance. Le lendemain matin, le roi et la reine virent sortir de la chambre une jeune femme souriante et ravie et un beau jeune homme épanoui. ♦



— Focus —

Le complexe du prince

Par Karine Mazel, conteuse et psychologue



Je raconte *Le Prince en Serpent* depuis plus de vingt ans et j'ai récemment réalisé qu'il m'était impossible de retrouver la trace de la version qui m'a inspirée. L'histoire s'est déposée en moi et ma version a émergé sans intention ni volonté, au fil des années. Je l'observe aujourd'hui et j'y vois l'histoire d'une malédiction, une image dynamique de ce qui peut rendre fou puis désaliéner.

Au début, il y a une femme, une reine qui n'a pas eu d'enfant. Ce manque lui fait comme un trou dans l'être, elle se sent vide, inutile et bête. Aussi quand une vieille femme lui offre deux roses :

– Si tu manges la blanche tu auras un fils. Si tu manges la rouge, tu auras une fille, mais surtout ne mange pas les deux,

la reine ne sait pas choisir, et elle mange les deux roses. Neuf mois plus tard, elle met au monde un fils, recouvert d'une peau de serpent.

Je me demande si cette peau, outre la symbolique associée au serpent (être total et androgyne, porteur de vie et mort, etc), n'aurait pas pour fonction de protéger le fils de la toute-puissance maternelle en le différenciant radicalement. Or, face à cette inquiétante étrangeté, la reine, loin de le rejeter, l'accapare. Elle l'installe dans une chambre où elle seule vient et le nourrit. Cette chambre ressemble à une matrice externe mortifère qui prolonge artificiellement la fusion utérine. Les demandes de mariage du prince apparaissent alors comme autant de tentatives d'émancipation et de libération. Le roi, quant à lui, traverse le conte comme une ombre et quand il cherche à intervenir entre la mère et le fils, il n'est pas entendu.

Le Prince Serpent est destiné à combler sa mère et à être comblé par elle. Privé de toute existence propre, il est incapable de considérer celle de ses épouses, il les consomme donc comme de la chair

fraîche, dans une négation radicale d'altérité et une confusion entre l'acte sexuel et la dévoration. Sa destructivité s'exerce sans la moindre culpabilité, il est comme sa peau de serpent l'indique par métonymie : un animal à sang froid. Il dévore ses deux premières épouses, et menace sa mère puis son père, sans l'ombre d'un remords ou d'un regret. La froideur affective, l'absence d'empathie, les violents passages à l'acte et le repli social évoquent la folie de certains tueurs, dits psychopathes. La répétition signe, quant à elle, la malédiction.

Ce conte nous invite, sans rien en dire, à saisir combien les relations à nos parents nous configurent corps et âme, et comment les rencontres peuvent nous reconfigurer. Il met en scène des processus pouvant conduire à la folie mais aussi à des voies de sortie.

Une émancipation salubre

Dans le conte, les deux premières sœurs refusent l'union avec le prince, et la reine paye donc pour obtenir de nouvelles filles. Ce faisant, celles-ci sont réduites à l'état d'objets, achetés, vendus puis consommés. La troisième, au contraire, exprime spontanément son désir d'épouser le prince. Son consentement n'est pas une soumission mais une émancipation salubre.

En se positionnant en tant que femme désirante, elle s'affranchit de la transaction financière entre la reine et sa mère. C'est ensuite de son plein gré qu'elle part au palais, tranquille et disponible. Aussi, contrairement à ses sœurs, quand la vieille femme sollicite son aide sur le chemin, elle s'arrête, remplit sa cruche et reçoit en échange les paroles lui permettant de délivrer le prince et d'échapper à la mort.

Ensuite, revêtue des trois robes demandées, sur le lit de noces, elle invite son époux à un jeu de dévoilement. Or il n'y a pas de « jeu » sans « je », nous enseigne le pédopsychiatre D. Winnicott. Elle ne se présente pas comme un objet « prêt à consommer » et pose un regard désirant et identifiant sur le prince qui lui permet de devenir à

la fois un homme et un être humain. Car pour qu'il y ait un « nous » il faut au préalable qu'il y ait deux « je ». La consommation nuptiale passe ainsi d'une dévoration à un acte d'amour transfigurant. C'est une délivrance mutuelle qui a lieu ; elle quitte sa condition de pauvreté et échappe à la mort, et lui se démorphose.

Ce qui est remarquable dans ce conte – et dans bien d'autres – c'est que chacun fait sa part pour que ce « je », émerge. Il n'y a pas, en dépit des apparences, de rapports de domination ni de vision stéréotypée et hiérarchisée des relations entre les hommes et les femmes. Pour se désaliéner, le prince et la fille s'affranchissent chacune des schémas et injonctions transmis malgré eux par les parents. C'est à cette condition qu'une rencontre fertile devient possible, et cette émancipation préalable est de la responsabilité des enfants. Il n'y a rien à revendiquer, ni à exiger des parents, ni reconnaissance de préjugés, ni délivrance, la liberté se conquiert.

Cela éclaire en outre un aspect de la fonction des répétitions dans les contes. Les contes sont comme des rêves éveillés, ils mettent en scène différents états du même personnage ou encore différentes étapes d'une initiation émancipatrice ou d'un éveil. Comme dans nos vies, quelque chose insiste, se répète jusqu'à ce que nous arrivions à déplacer notre regard. Comme si un possible ignoré se révélait à force de répétitions pénibles, qui ne sont pas des échecs mais des étapes nécessaires à la transformation.

Je mesure bien sûr les limites de mon interprétation, qui n'est qu'un témoignage, un point de vue forcément réducteur. Les contes sont en effet comme l'eau, un élément capable d'épouser la forme de l'âme qui l'accueille sans changer sa substance, c'est pourquoi ils murmurent différemment à chacun et chacune, c'est pourquoi ils traversent les époques, et les cultures. Loin des grands discours et des modes, les contes murmurent et font naître en nous des rêves ouverts, mouvants, poétiques et irréductibles à aucune analyse, quoi qu'on en dise. ♦